

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1850 \(31 mai-18 octobre\) : Une posture politique et publique à établir](#)[Item](#)[Val-Richer, Dimanche 15 septembre 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Dimanche 15 septembre 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Les mots clés

[Deuil](#), [Enfants \(Benckendorff\)](#), [Famille royale \(France\)](#), [Femme \(maternité\)](#), [Femme \(politique\)](#), [Femme \(santé\)](#), [Monarchie](#), [Politique \(Allemagne\)](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait](#), [Presse](#), [Régime politique](#), [République](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1850-09-15

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote2810, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 13

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer dimanche 15 sept 1850

Je suis frappé de ce que vous me dîtes de l'intimité de Changarnier et de Lamoricière. Cela coïncide avec ce qui m'est revenu d'ailleurs, ces jours-ci.

Lamoricière dans des conversations intimes, s'est déclaré inconciliable, absolument inconciliable avec les rouges et l'Empire, ou toute combinaison bonapartiste analogue à l'Empire ; du reste prêt à accepter toute autre solution, l'une ou l'autre des deux branches, n'importe laquelle, ou mieux encore toutes deux ensemble ceci dans l'hypothèse où la république régulière ne pourrait pas durer, ce qu'il ne regarde point comme sûr, mais comme très possible. Je vous donne ces ouï dire pour ce qu'ils valent ; ils viennent de bon lieu. Ils peuvent être vrais aujourd'hui et point demain ; Lamoricière est si mobile ?

Les nouvelles de Bruxelles m'affligent beaucoup. La Reine, toute cette famille royale quittant le cercueil du Roi et traversant la mer pour venir s'asseoir auprès du lit de mort de leur fille, de leur sœur ! Quelle épreuve ! quel spectacle ! Les douleurs s'appellent et s'attirent. Je ne sais rien que par les journaux ; mais j'ai le cœur serré à l'idée de ce deuil sur deuil pour la Reine dont la personne, et le cœur, semblaient ne laisser plus de place à un deuil nouveau. Je voulais écrire ces jours-ci à la Reine et à M. le Duc de Nemours. Je n'ose pas. J'attends.

J'espère que vous me donnerez aujourd'hui d'un peu meilleures nouvelles de votre rhume. Décidément enrhumée ou non, et encore plus enrhumée, je vous aime mieux à Paris qu'ailleurs. Vous y avez à la fois plus de repos et plus de mouvement. Je compare ce que vous voyez là, avec votre solitude de Schlangenbad. Et pour avoir cela vous n'avez d'autre peine à prendre que de ne pas sortir de chez vous.

Je suis curieux de ce que vous me direz sur M. de Meyendorff. La nouvelle de Berlin est répétée dans tous les journaux. Je ne puis croire à cette retraite, et encore moins au motif. Mad. Swobach (est-ce bien son nom ?) doit savoir le vrai. Midi Je regrette de n'avoir pas vu l'article du Times, sur Salvandy. Je suis frappé de la réserve des journaux de toute opinion sur ce sujet. Ils sentent tous que c'est sérieux, et ne veulent ni s'engager ni se compromettre. Je vois ce matin un article du Siècle qui pose, entre la Monarchie et la République, je ne sais combien de questions pleines d'embarras et qui admettent les réponses contraires.

Je suis bien aise d'avoir valu à Constantin les remerciements qu'il a reçus. Vous savez que je lui ai trouvé, sous sa tranquillité modeste et un peu stérile, l'esprit plus ouvert et plus sérieux que je ne supposais. Adieu, adieu. Vous aurez reçu ce matin une réponse sur Fleischmann. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Dimanche 15 septembre 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1850-09-15

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3505>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 15 sept. 1850

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 11/04/2022 Dernière modification le 18/01/2024

a Dieu que son poisson, pour
qui était samedi & qu'il
fait manger tous les samedis
& samedis. il part pour
15 jours.

Voyez comme j'ai pu à
Dieu, c. a. d. Rien du tout.
Adieu, adieu.

2910
Viel Richer - dimanche 15 Sept 1850

Je suis frappé de ce que vous
me dites de l'intimité de Changarnier et
de Lamorinière. Cela coïncide avec ce qui
m'est revenu d'ailleurs ces jours-ci. Lamorinière
dans des conversations intimes, s'est déclaré
inconciliable, absolument inconciliable avec
la gauche et l'Empire, ou toute combinaison
bonapartiste analogue à l'Empire; du reste
prêt à accepter toute autre solution, l'une
ou l'autre des deux branches, n'importe
laquelle, ou mieux encore toute, deux réunies;
ici dans l'hypothèse où la république
régulière ne pourrait pas durer, ce qui
on regarde point comme sûr, mais comme
très possible. Je vous donne ce qu'il faut
pour ce qu'il vaut; il, M. de Bon
bien. Ils peuvent être vrais aujourd'hui
et peut-être demain; Lamorinière est si
mobile!

Les nouvelles de Brupelle m'affligent
beaucoup. La Reine, toute cette famille royale

quittant le cercueil du Roi et travaillant la
mes pour venir s'asseoir auprès du lit de
mourir de leur fille, de leur femme ! quelle
épreuve ! quel spectacle ! les douleurs s'appellent
et s'attirent. Je ne sais rien que par les
journaux ; mais j'ai le cœur serré à l'idée
de ce deuil sur deuil pour cette Reine dont
la personne et le cœur semblaient ne laisser
plus de place à un deuil nouveau. Je
voudrais écrire ces jours-ci à la Reine et à
M^{re} le duc de Nemours. Je n'en pas l'attende.

L'espérance que vous me donnez aujourd'hui
d'un peu meilleures nouvelles de votre rhume
s'élève ment, s'enthousiasme au non, et encore plus
enthousiasme, je vous aime mieux à Paris
qu'àilleurs. Vous y avez à la fois plus de
repos et plus de mouvement. Je compare
ce que vous voyez là avec votre solitude
de Schlangenbad. Je pourrais avoir cela, vous
n'avez d'autre peine à prendre que de ne
pas sortir de chez vous.

Je suis curieux de ce que vous me

direz sur M^{re} de Meyendorff. La nouvelle
de Berlin est répétée dans tous les journaux.
Je ne puis croire à cette retraite, et encore
moins au motif. M^{re} Lubach (est-ce à lui
son nom ?) doit savoir le vrai.

Bidi

Je regrette de n'avoir pas vu l'article du
S^{ing} sur Schopenhauer. Je suis frappé de la
vérité des journaux de toute opinion sur ce
sujet. Ils veulent tous que soit bisioux, et ne
veulent ni s'engager, ni se compromettre. Je vois
ce matin un article du S^{ing} qui pose, entre
la monarchie et la République, je ne dis
combien de questions pleines d'embarras, et
qui admettent les réponses contraires.

Je suis bien aise d'avoir valu à Londres
les remerciements qu'il a reçus. Vous savez que
je lui ai trouvé, sous sa tranquillité modeste
et un peu hésitante, l'esprit plus ouvert et plus
délicieux que je ne supposais.

Adieu, adieu. Vous avez reçu ce matin
une réponse sur Kleistmann. Adieu.